

Jacques Savoie, Jean-Louis Fleury, Jean Lemieux

Normand Cazelais

Number 148, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68036ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2012). Review of [Jacques Savoie, Jean-Louis Fleury, Jean Lemieux]. *Lettres québécoises*, (148), 26–27.

★★★★½

JACQUES SAVOIE
Une mort honorable

Montréal, Libre Expression, 2012, 312 p., 24,95 \$.

Essayer de comprendre

En convalescence après une agression qui l'a laissé entre la vie et la mort, l'enquêteur Jérôme Marceau part, sans mandat officiel, sur la piste de l'auteur d'un crime d'honneur, en compagnie de sa mère qui se meurt d'une maladie incurable. Les deux trajectoires se croisent avec comme toile de fond des interrogations sur le comportement humain devant la vie, devant la mort.



Jacques Savoie a écrit ici un très bon roman policier. Mais, avant tout, il est un conteur, un formidable conteur. Un conteur économe de ses moyens : pas d'effets de style, pas d'étalage de connaissances pointues. Non, une écriture fluide, une histoire habilement déployée ; rien de forcé, tout coule naturellement.

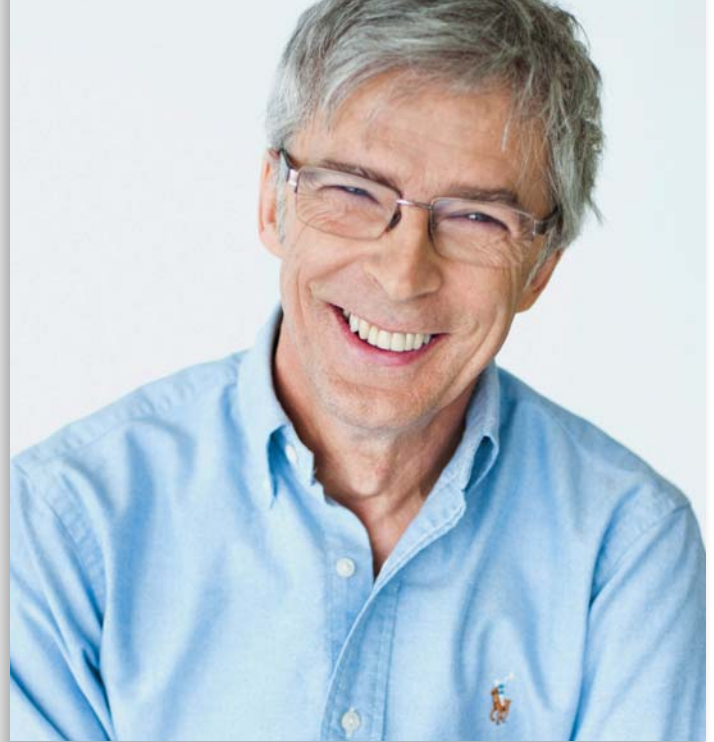
Jacques Savoie est aussi un philosophe qui pose des questions muettes sur la destinée humaine. Ses personnages répondent à leur façon, sans grands mots, sans phrases alambiquées. Pourquoi, au nom de quelles valeurs et de quels ancrages culturels, des parents en viennent-ils non seulement à envisager de tuer l'un de leurs enfants, mais à passer aux actes ? Comment, d'autre part, accompagner un être cher qui quitte la vie sans entacher la liberté, l'intégrité de l'un et l'autre ?

Jacques Savoie essaie de comprendre. Et nous avec lui. Ce qui aide, c'est que ses personnages ont de l'humanité, humanité qu'il faut comprendre au sens qu'ils appartiennent à ce que monsieur de Montaigne a appelé « l'humaine condition ». Personne n'est parfait, chacun a ses raisons. Pour être bon, un roman policier doit être crédible dans sa structure même, évidemment, mais surtout dans ce qui anime les protagonistes. En ce sens, *Une mort honorable* est très bon.

Surnommé Aileron avec une certaine condescendance par ses collègues en raison d'un bras atrophié, Jérôme Marceau trouve du sang séché dans une voiture d'occasion qu'il vient d'acheter d'un homme né près de New Delhi. Sans preuve réelle, sur la base d'une intuition qui devient une certitude, presque une obsession, sans même savoir si la victime est réellement morte, il cherche à démasquer l'assassin.

En parallèle, il doit composer avec les pressions fort pesantes de sa patronne et de divers corps policiers à la recherche de 5 000 passeports vierges et d'un document pouvant mettre le feu aux poudres entre les autorités québécoises et fédérales, document qu'il a en sa possession sous forme d'un CD. Depuis toujours, Jérôme Marceau doute de lui-même ; dans son job, il a été « tassé » sans vraiment réagir. Ce dernier voyage avec sa mère au bord de la mer sera l'occasion de dialogues révélateurs avec elle, en dépit de ses absences mentales de plus en plus fréquentes. Elle lui répétera sous diverses formes : « Tu n'as pas à t'écraser. Faut pas perdre confiance. Tu peux réussir ! »

Il réussira. Plus personne ne l'appellera Aileron.



JACQUES SAVOIE

★★★★½

JEAN-LOUIS FLEURY
Retraites à Bedford

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 2012, 288 p., 24,95 \$.

Moi, l'assassin

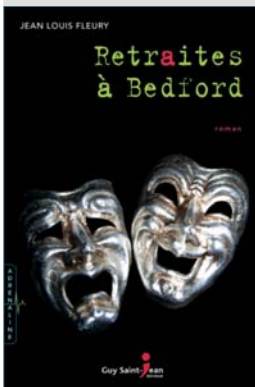
En Montérégie, dans une maison de retraite pour gens aisés, une personne meurt mystérieusement et une autre, peu sympathique au demeurant, est assassinée. Les retraités sont des gens qui, un jour, ont connu une certaine célébrité. L'histoire est narrée par l'un d'eux, ce qui promet des surprises.

Au fil de ses romans, Jean-Louis Fleury se donne des missions : régler ses comptes, dans *Table rase*, avec d'anciens hauts dirigeants d'Hydro-Québec, ou sortir, dans *Le syndrome de Richelieu*, d'un injuste oubli Georges Martin-Zédé sans qui l'ambitieux projet d'Henri Menier à Anticosti ne serait jamais né. Dans *Retraites à Bedford*, il se livre sans retenue à une forme de caricature de certains artistes qui ont dû un jour lui hérissier le poil.

Par ailleurs, il y a la méthode Fleury : développer l'intrigue dans un milieu assez clos (une aire de chasse à l'original en Gaspésie, l'île d'Anticosti, une maison de retraite dans ce cas-ci) autour de personnages fortement typés qui ne manquent pas de raisons d'envoyer quelqu'un d'autre *ad patres*.

Nous sommes donc en des eaux où navigua longtemps et avec succès une certaine personne du nom d'Agatha Christie. *Le meurtre de Roger Ackroyd* a probablement inspiré Fleury pour *Retraites à Bedford*.

Le roman se partage en deux. La première partie relate les faits sous la plume fort aiguisée d'Albert Lesigne, qui offre sa collaboration aux enquêteurs. La deuxième présente comment la lieutenant Aglaé Boisjoli — qui a fait ses preuves dans les romans précités — s'y prend pour amener le meurtrier à avouer son crime.



JEAN-LOUIS FLEURY

Jean-Louis Fleury maîtrise son écriture. Peut-être un peu trop. Ses polars, et celui-ci en particulier, sont cérébraux et même froids par moments. L'auteur veut démontrer et la logique qu'il déploie en atteste. L'exercice est brillant, mais laisse un sentiment d'insatisfaction. Peut-être est-ce pour cela qu'il se termine sur un chapitre plus ou moins moralisateur, parfumé à l'eau de rose... Pour ajouter un peu d'humanité ?

☆☆☆ ½

JEAN LEMIEUX

L'homme du jeudi

Montréal, La Courte échelle, coll. « Roman adulte », 2012, 256 p., 24,95 \$.

Se justifier

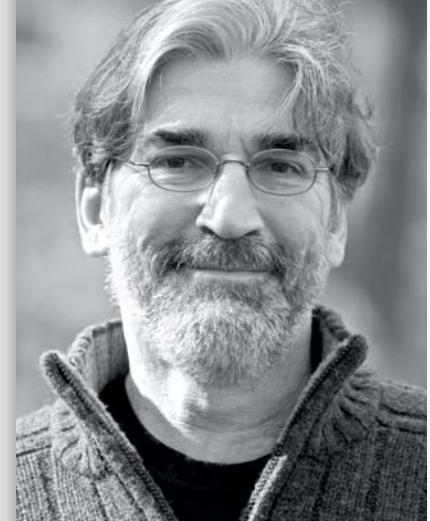
Un soir, un chauffard tue un ado de douze ans. Il se débarrasse du corps en le jetant à la rivière. Ni vu ni connu. Il reviendra sur place à plusieurs reprises. Et entrera même en contact – étroit – avec la mère qui tient un bar. Il y reviendra régulièrement : il sera « l'homme du jeudi ».

On connaît l'adage : l'assassin revient toujours sur le lieu de son crime. Pourquoi ? Pour effacer toute trace qu'il aurait pu y laisser ? Pour s'assurer de son impunité ? Pour étouffer des remords ? Pour se justifier aux yeux des autres et à ses propres yeux ?

Ce roman est édifié sur un triangle : le chauffard, homme au-dessus de tout soupçon qui a un alibi en béton, la mère qui croit au début s'être reconstruit un équilibre, le policier chargé de l'enquête qui s'entête et découvre, deux ans après l'événement, le fil qui permettra de dénouer l'écheveau. La trame est tissée de tragédie grecque : manipulation, trahison, faux-semblants, colère, impuissance devant le destin. Mais, au-delà de ces forces obscures, l'être humain possède en lui-même des ressorts qui peuvent lui permettre de réaliser l'irréalisable.

Le policier est le sergent André Surprenant, que les fidèles de Jean Lemieux ont fréquenté en de précédents romans. Il arrive des Îles-de-la-Madeleine porteur d'une réputation ambiguë, celle d'être un électron libre qui prend parfois ses distances avec les directives de ses supérieurs. C'est un homme complexe qui tente de concilier son travail avec sa vie amoureuse et sa fonction de père. Un policier qui, par sa volonté de trouver le coupable, en vient presque à indisposer la mère. Celle-ci pétera plus tard les plombs quand s'ouvrira une cicatrice qu'elle croyait fermée. L'assassin, qui carbure au déni, passera un mauvais quart d'heure.

Il y a du suspense dans cette histoire, mais l'essentiel est ailleurs, notamment dans les fibres intimes des personnages. Et, comme nous



JEAN LEMIEUX

sommes dans l'univers de Jean Lemieux, une place importante est accordée au décor géographique : à l'automne, les contreforts des Laurentides de Québec aux environs du sillon de la rivière Jacques-Cartier.

L'homme du jeudi aurait pu être plus solidement construit. Il ne m'est pas apparu aussi réussi que les autres ouvrages de Jean Lemieux. J'aurais préféré qu'il en fût autrement.

INFO
capsule

Prix unique : même son de cloche

Les lecteurs de *Lettres québécoises* l'ont peut-être oublié, mais le débat sur le prix unique du livre a déjà fait rage ici, au Québec, il y a une quinzaine d'années. Dans le numéro 87 (automne 1997), l'éditorial signé par André Vanasse faisait le point : « Y a-t-il unanimité sur la question du prix unique dans le domaine du livre ? À en croire les comptes rendus publiés dans les journaux à la suite du sommet sur le livre au printemps, il semble bien que oui. Dans les coulisses cependant, rien n'est moins sûr. Des éditeurs — et non des moindres — contestent l'idée et font des pieds et des mains pour faire valoir leur point de vue. » On connaît la suite : le prix unique a été mis sur les tablettes faute d'un consensus.

Est-ce que, cette fois-ci, les choses vont changer ? Aura-t-on le plaisir de voir le prix unique sur le livre traverser allègrement les obstacles qui pourraient être mis sur son chemin ? À première vue, il semble que ce soit le cas. Qu'on prenne note que Québec solidaire, le Parti québécois et le Parti libéral se sont dits prêts à appuyer le projet. çMieux encore : à la table de concertation du livre qui réunit l'ADELF (Association des distributeurs exclusifs de livres en langue française), l'UNEQ (Union des écrivaines et des écrivains québécois), l'Association des libraires du Québec et les bibliothèques publiques du Québec, la réaction était positive. Même son de cloche à l'ANEL (Association nationale des éditeurs de livres). À cela s'ajoutent des dizaines d'auteurs québécois, sans compter les Nancy Huston et Marc Lévy qui, de l'autre côté de l'Atlantique, ont clamé leur accord.

Peut-on s'attendre à un revirement de dernière minute ? Il faut croire que non, même si le prix unique peut causer du tort à certains éditeurs qui trouvent dans les grandes chaînes (telles que Costco, Zellers et de multiples pharmacies) une clientèle qui ne va pas nécessairement à la librairie et qui pourtant achète beaucoup de best-sellers. Paiera-t-elle le gros prix ? La question est posée.

Chose certaine, en France, comme dans beaucoup d'autres pays, le système fonctionne. Alors, pourquoi pas au Québec ?